Songer, penser et soigner, d'après l'ALF

Autor(en): **Orr, John**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **26 (1962)**

Heft 103-104

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399301

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SONGER, PENSER ET *SOIGNER*, D'APRÈS L'*ALF*

Dans une communication sur l'histoire du fr. *songer*, faite au X^e^ Congrès de Linguistique Romane, à Strasbourg, le temps nous a manqué pour aborder le sujet du côté de la géographie linguistique, par l'examen des données de l'*ALF* qui pourraient se rapporter à cette histoire et servir ainsi de moyens de contrôle sur les conclusions auxquelles nous avait amené l'étude des textes. Nous voudrions, dans les lignes qui suivent, tenter de combler cette lacune.

Résumons d'abord l'essentiel de notre communication [1].

Songer, « rêver » en ancien français, est devenu dans le français moderne un quasi-synonyme de *penser*, phénomène unique dans la famille des langues romanes. Il paraissait donc raisonnable d'en chercher l'explication dans la vie interne du français même, d'examiner, notamment, si dans le passé de la langue quelque situation exceptionnelle, quelque désarroi lexical, pouvaient rendre compte d'un phénomène aussi étrange, au point d'avoir nécessité le recours au mot *rêver*, à l'origine « délirer », « divaguer », pour remédier à la défaillance de *songer*.

Un vers de Ronsard :

Rêver, *songer*, *penser* le moyen de vous plaire,

nous présentant les trois verbes employés dans une quasi-synonymie, et la création, au XVI^e^ siècle, de *délirer* et *divaguer*, consacrant en quelque sorte la nouvelle fonction de *rêver*, fournissent comme un *terminus ad quem* pour la datation de cette défaillance et l'élucidation de notre problème.

Penser, au moyen âge, comme de nombreux textes le prouvent, n'est pas seulement « réfléchir » ; il est aussi « agir ». On *pense*, par exemple, d'un cheval en « s'occupant » de lui, en lui fournissant le nécessaire, fourrage, litière, etc. On *pense* d'un malade en l'entourant de *soins*. Dans ces acceptions, il a un synonyme, qui l'accompagne souvent dans le même texte,

1. A paraître *in extenso* dans *Essais d'Étymologie et de Philologie Françaises*, Klincksieck, 1962.

selon l'habitude bien connue des auteurs du moyen âge. Ce mot, c'est le verbe qui s'écrit le plus souvent *soigner* mais qui, jusqu'au XVII^e siècle, se prononçait *sogner*. Or, jusqu'au XV^e siècle, et même au-delà dans certaines régions, on constate une grande incertitude dans la prononciation de mots où figure le son issu d'un *n* primitivement iotacisé. Le représentant de calumnia, par exemple, s'écrit et se prononce tantôt *chalogne*, tantôt *chalonge*. *Mensogne* se trouve à côté de *mensonge*. Noël Dupire, dans les *Mélanges Jean Haust* (Liège, 1939), a relevé quarante-cinq mots qui montrent cette alternance, et sa liste n'est pas exhaustive.

Du fait de cette alternance, *soigner* (*sogner*), synonyme de *penser*, du *penser* « concret », du *penser* équivalent du *cuidar* de l'espagnol moderne, se trouve en contact homonymique avec *songer*, lequel, ébranlé sémantiquement par ce contact, devient inapte à remplir avec clarté sa fonction primitive. Il est désormais un *songer* métissé de *soigner* et entre ainsi dans la synonymie que celui-ci partageait avec *penser*, rapprochement que devait faciliter le fait que déjà, bien antérieurement, comme un texte de *Guillaume* d'Angleterre le prouve [1], il s'était trouvé en contact *psychologique* avec *penser*, dans le domaine de la « rêverie », de la pensée qui va, pour ainsi dire, à vau-l'eau. Voilà donc *songer* devenu désormais un *penser* nuancé de « soin », de « préoccupation », voire de « souci ».

C'est ainsi qu'au XVII^e siècle nous voyons *songer*, chez les auteurs classiques, employé avec le sens de « s'occuper activement d'une chose, en avoir *soin* », sens qui est impossible à méconnaître et qui est comme garanti par le nombre de textes où ce substantif figure en association étroite avec notre verbe. A la même époque, *soigner* prend sa prononciation actuelle, se rattachant ainsi plus étroitement à *soin*. *Penser*, de son côté, par un changement d'orthographe, désavouant son passé médiéval, se décharge sur *panser* de ses fonctions « concrètes », bien que la nouvelle orthographe mette un certain temps à s'imposer [2].

Pour ce qui est de la langue moderne, les deux verbes *penser* et *songer* ont vécu si longtemps côte-à-côte qu'il est souvent difficile d'en différencier les fonctions respectives. *Songer* est parfois une simple variante stylistique, plus distinguée, de *penser*. Là, par exemple, où, pour éviter le banal *se dit-il*, un Jean-Paul Sartre écrira *pensa-t-il*, un François Mauriac emploiera *songea-t-il*. Cependant, il est encore possible de déceler, dans

1. Édition Wilmotte, CFMA, v. 2556ss.
2. Furetière écrit *Pancer*, Cotgrave *Penser*, l'Académie *Penser*.

la sémantique assez trouble du *songer* moderne, quelques traces de son passé tumultueux. Un moraliste, par exemple, peut fort bien *penser* au suicide, y réfléchir, sans pour cela *songer* lui-même au suicide. On *songe* avec appréhension à des malheurs possibles. Un homme *songeur* est un *rêveur* préoccupé, soucieux, qui a des *soins*, au sens classique de ce terme, et c'est peut-être là tout ce qui reste encore en français du latin SOMNIARE, à moins de voir, dans une phrase comme « Je n'aurais jamais songé à le faire », l'équivalent bien attenué, bien métissé de *penser*, de l'anglais « I should never have *dreamt* of doing it », dont d'ailleurs il pourrait fort bien être la source.

Voyons maintenant en quoi la géographie linguistique confirme, ou infirme, ce que nous avons cru tirer de l'étude des textes.

Les deux cartes qui accompagnent notre exposé sont composites. La carte A est établie sur la demi-carte (moitié sud de la France) B, 1710 de l'*ALF*, « Elle a été bien soignée. Il l'a bien soignée », sur laquelle ont été portés des éléments tirés de la carte 626, « Garder (les vaches) » et du *Supplément à l'Atlas*, s. v. *Soigner*. Nous y avons fait figurer tous les points où *soigner* se prononce encore sans la demi-consonne *w* (type *sogner*), comme avant le XVII^e^ siècle. Ces points sont indiqués par un trait, horizontal pour les données de la Carte B 1710, vertical à gauche pour celle de la Carte 626, à droite pour celles du *Supplément* [1].

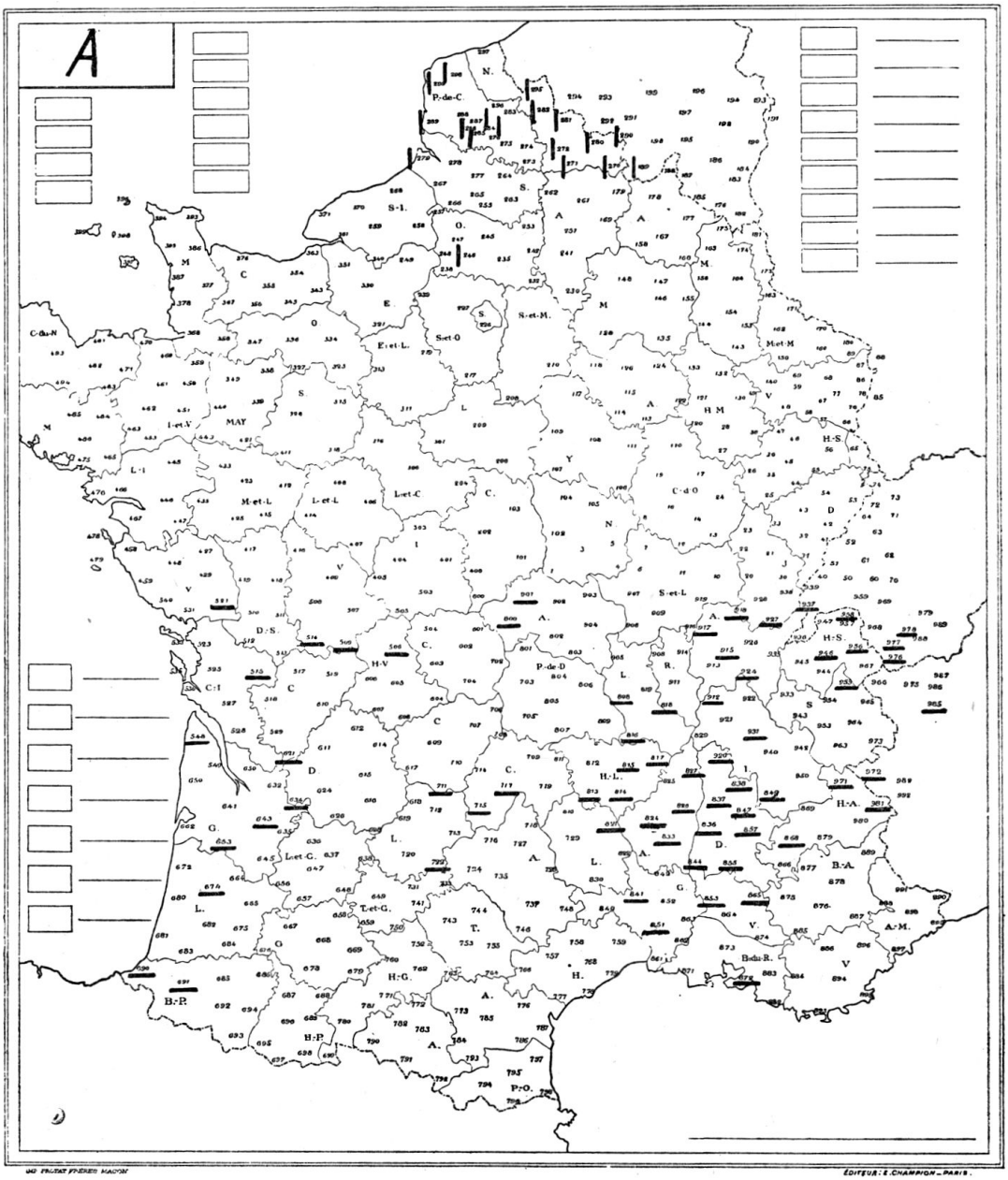
La Carte A ne pose donc aucun problème. Elle confirme simplement ce que nous savons par ailleurs sur l'ancienne prononciation de *soigner*. Faisons simplement remarquer que, si la Carte 1710 avait compris la France entière, les *sogner* auraient sûrement été encore plus nombreux.

Notre Carte B est fondée sur deux cartes de l'*ALF* : « Rêver » (1695) et « Avant de penser aux autres, je pense à moi-même » (995A, B, 996). Elle pourrait s'intituler « Les vestiges phonétiques de SOMNIARE d'après l'*ALF* », car y sont représentées non seulement les aires où le verbe survit avec sa signification « rêver » (hachures verticales) mais aussi (hachures horizontales) celles où l'*ALF* l'enregistre avec la valeur de « penser ». Soulignons que, dans cette dernière zone, *rêver* a éliminé SOMNIARE, comme partout ailleurs où notre carte est restée blanche. Le bloc PHANTASIARE (hachures obliques) épaule SOMNIARE au sud-est, pour opposer à *rêver* une solide résistance.

Un premier coup d'œil sur cette carte nous informe que, comme on

1. Les points 285, 286, et 299 sont signalés et par la Carte 624 et par le *Supplément*.

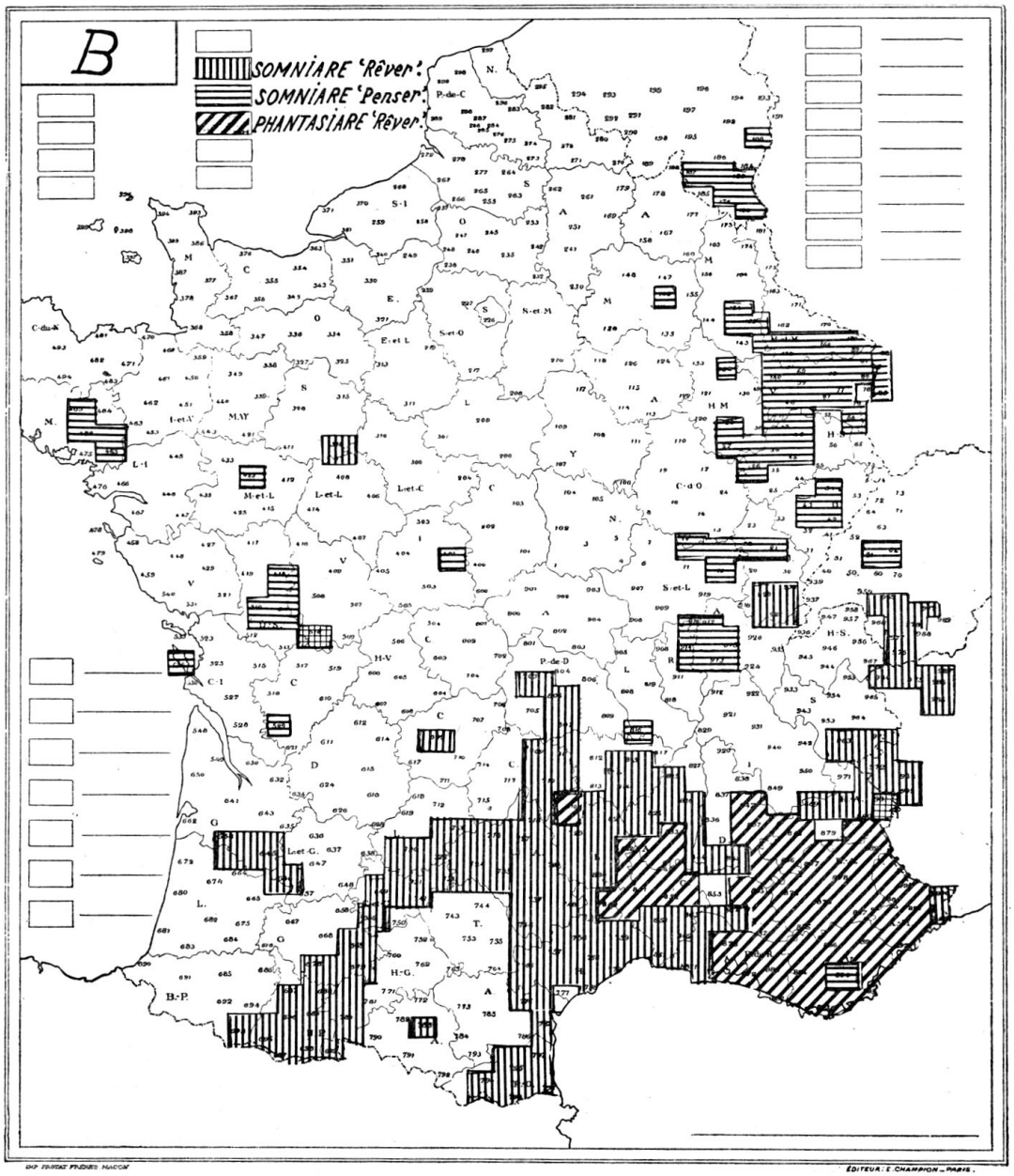
pouvait s'y attendre, *songer* « rêver » et *songer* « penser » s'excluent mutuellement. Deux points seulement, le no. 514 de la Vienne et le no. 981



SOIGNER, sans *W*, type SOGNER.

des Hautes-Alpes, semblent avoir pu concilier les deux sens : ils nous apportent, aux deux cartes « Rêver » et « Penser », chacun une forme

unique : le 514 *sǫ̊hə̆*, le 981 *sùŋă*. Signalons en passant la résistance qu'oppose au *rêver* du français le point 318 de la Sarthe, lambeau détaché



septentrional, arrière-garde bien éloignée du gros des résistants méridionaux.

Regardons maintenant de près les aires à traits horizontaux, où *songer*

a la valeur de « penser ». La distribution de ces aires est fort significative : masse impressionnante à l'est et au nord-est, interrompue seulement par ce que Gilléron appelait la trouée de la Meuse, lambeaux dispersés à l'ouest — toutes les caractéristiques, en somme, d'une zone autrefois d'un seul tenant, battue en brèche par un envahisseur.

Une première question se pose : comment se fait-il que des patoisants aient employé, en réponse à la question posée par Edmont, un mot qui pour les citadins fait plutôt « distingué », un terme d'allure archaïsante et littéraire ? C'est que *penser*, dans la phrase « Avant de penser aux autres, je pense à moi-même », n'est pas le *penser* de la réflexion pure. *Penser*, ici, est un « penser » agissant, un « penser » intermédiaire entre « s'occuper » et « se préoccuper ». Il y a fort à parier que si la phrase demandée avait été « Je pense toujours avant d'agir », ou quelque chose d'analogue, les *songer* ne se seraient présentés dans ces régions ni en si grande quantité ni, surtout, avec une si remarquable unanimité.

Mais alors, dira-t-on peut-être, puisque *penser*, dans la phrase en question, implique « action » plutôt que « réflexion », et puisque, d'autre part, cette acception est caractéristique de la langue du moyen âge, ce serait donc la langue centrale qui se montre ici plus conservatrice que les patois — phénomène qui va à l'encontre de toutes les conclusions que les linguistes géographes tirent de la distribution des aires. Que l'on se rassure ! Il est vrai que la longue cohabitation, la longue synonymie partielle des deux verbes *penser* et *songer* a permis au *penser* moderne de développer, dans la langue populaire notamment, l'élément « préoccupation » inhérent à toute pensée — le développement sémantique du *cuidar* espagnol est à retenir à ce propos : la pensée *pure* a-t-elle jamais existé ? Voici un texte fort éloquent à cet égard où l'auteur, Colette, souligne par des guillemets cet aspect, pour elle exceptionnel, de notre verbe :

> A dix heures, Mme Alvarez « pensait » au déjeuner, c'est-à-dire qu'elle endossait son caoutchouc, passant à son bras l'anse du filet s'en allait au marché.
>
> *Gigi*, p. 35-6.

Mais le *penser* « concret » du moyen âge était suivi normalement de la préposition *de*, qu'il a perdue par la suite pour devenir le *penser* transitif des XVe et XVIe siècles, prédécesseur du *panser* de la langue moderne — témoin les passages suivants :

> Mais *pensez del* ceval, c'ait a mangier.
>
> *Aiol et Mirabel*. v. 226.

Lors *pensent des* plaies Lancelot et metent sus ce qu'il cuident que bon li soit.

Mort le Roi Artu, éd. Frappier, chap. 158.

— Ce mortel monde lesseray
De bien bref...
— De bon cueur *vous penseray*.

Mist. v. Testament, v. 34817.

... un jour le maistre voulut luy mesme *le penser*, versa dans sa manjoire la juste mesure d'orge.

Montaigne, *Essais*, II, xii.

... le fit a ses propres fraiz et despens *penser* et medicamenter.

Larivey, *Constance*, I, ii.

Cependant, si textes et localisation géographique s'accordent pour reconnaître l'ancienneté du *songer* des patoisants, celui-ci ne devient pas pour cela un SOMNIARE autochtone. Dante, ce grand maître en dialectologie, pour justifier le titre de *cardinale* qu'il décernait au VULGARE ILLUSTRE, écrivit les remarquables paroles que voici :

Sicut totum ostium cardinem sequitur, et quo cardo vertitur versatur et ipsum, seu introrsum sive extrorsum flectatur ; sic et universus vulgarium grex vertitur, movetur et pausat secundum quod istud (*scil.* vulgare illustre)[1].

Vraie pour une Italie politiquement disjointe, où la langue littéraire ne s'appuyait sur aucune administration « nationale », cette affirmation de l'état de dépendance des dialectes est encore plus vraie pour une France aux institutions centralisées. Comme Gilliéron de son côté l'a souvent affirmé — et c'est ici que son célèbre apophtegme « Chaque mot a son histoire » prend une signification capitale — les patois ont été perpétuellement sous l'influence de la langue centrale et sont loin de nous apporter, comme on le croyait autrefois, le produit sans mélange d'un latin local.

Songer, employé par nos patoisants de l'est et de l'ouest, est du français du XVII^e^ siècle. C'est le *songer* « avoir soin » de ce vers de *Phèdre* (v. 1413) :

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite,

vers qui, traduit en termes plus familiers, serait : « Occupe-toi de tout et sois prête à partir ». Mais c'est aussi le *soigner* de cette phrase des *Œuvres* de Tabarin (éd. Elzévir, I, p. 227) :

Soignez à moi, mes amis, je suis mort !,

1. De Vulgari Eloquio, cap. XVIII.

ou de celle-ci du *Dictionnaire* de Furetière (s. v. *Soigner*) :

Un bon père de famille doit *soigner* à ses affaires

que l'auteur fait suivre par la remarque : « Il vieillit dans ce sens & n'a plus d'usage que parmi le peuple. »

L'intérêt de notre carte consiste, nous semble-t-il, en ce qu'elle apporte un témoignage visible de l'influence encore vivace sur certains patois de la langue de l'époque classique. Mieux encore, elle n'est pas sans porter en même temps un témoignage sur les embarras, les perplexités de celle-ci.

Le lecteur aura bien vu que le contact homonymique de *songer* et *soigner* et les difficultés qui en résultèrent forment comme la clef de voûte de notre exposé. On nous pardonnera donc une certaine satisfaction à constater que certains patois nous apportent une confirmation, pour nous saisissante, de ces difficultés. Nous avons vu plus haut (p. 399) que deux points, le 514 et le 981, ne connaissent pour les deux verbes qu'une forme unique, fait en lui-même assez significatif. Mais voici, dans une région où *songer* « rêver » et *songer* « penser » sont en proximité « géographique » deux points, les nos 927 et 938 du Jura, qui sont autrement révélateurs. Au 927 on a relevé *sŭŋă* pour *soignée* et *swĕdzĕ* pour *songer*, au 938, *swăŋă* et *swẽdjĭ* respectivement. Il nous paraît clair qu'au lieu de conserver pour *songer*, comme l'a fait le point voisin, 928, une forme phonétiquement plus normale, *sõdzĭ*, ces deux patois ont pour ainsi dire mal appliqué le remède qu'avait trouvé la langue centrale, réglant à leur façon l'homonymie gênante en introduisant la demi-consonne de *soin* dans le verbe où, étymologiquement, il n'avait rien à faire ! La zone *songer* « penser » de l'est nous procure une satisfaction semblable. Le point 87 des Vosges a lui aussi introduit dans *songer* le *w* de *soigner* : pour lui, *ɛwõ̯jĭ* est « penser », *je ɛwõ̯j* « je pense » !

Il n'est peut-être pas sans intérêt de constater que la géographie linguistique et l'étude des textes peuvent, à l'occasion, se prêter mutuellement main-forte dans la solution d'un problème de sémantique.

John Orr.